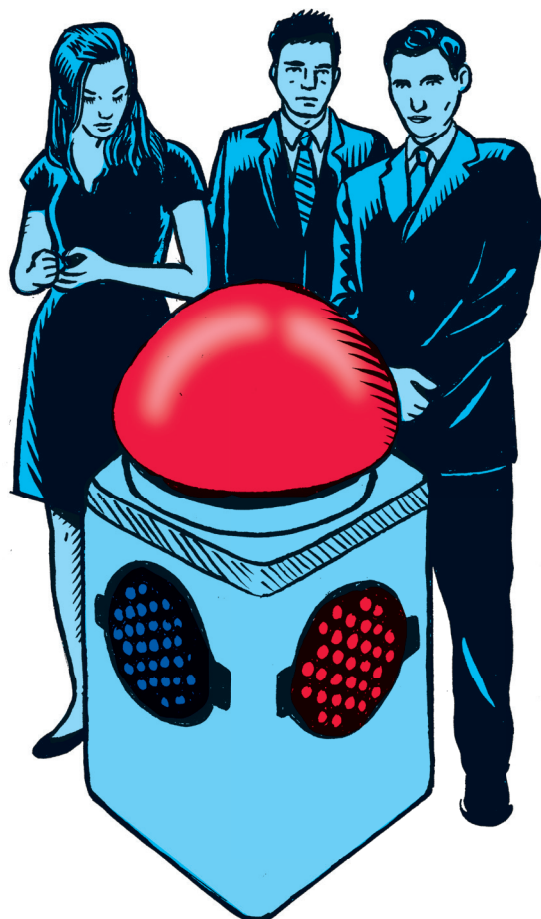


Théâtre du **Rond-Point**



REVUE DE PRESSE



PIERRE. CISEAUX. PAPIER.

DE **CLÉMENCE WEILL**
MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **LAURENT BRETHOME**
AVEC **BENOÎT GUIBERT, JULIE RECOING, THOMAS RORTAIS**
MUSICIEN **BENJAMIN FURBACCO**

14 AVRIL – 14 MAI, 18H30

CONTACTS PRESSE

MURIELLE RICHARD CONTACT COMPAGNIE
HÉLÈNE DUCHARNE ATTACHÉE DE PRESSE
CARINE MANGOU ATTACHÉE DE PRESSE
JUSTINE PARINAUD CHARGÉE DES RELATIONS PRESSE

06 11 20 57 35
01 44 95 98 47
01 44 95 98 33
01 44 95 58 92

MULOT-C.E@WANADOO.FR
HELENE.DUCHARNE@THEATREDURONDPOINT.FR
CARINE.MANGOU@THEATREDURONDPOINT.FR
JUSTINE.PARINAUD@THEATREDURONDPOINT.FR

CRITIQUES



EN BREFPARIS

Pierre. Ciseaux. Papier.

CRITIQUES THÉÂTRE

Pierre. Ciseaux. Papier.

Par Julien Avril

🕒 19 mai 2016 Article publié dans I/O papier du 20/05/2016

Et si le théâtre, au lieu de représenter des personnages fictifs pour questionner notre monde, nous servait d'outil pour déconstruire nos représentations de l'autre et interroger notre propension à romancer nos vies ? Clémence Weill creuse avec virtuosité le sillon d'un nouveau rapport au drame en faisant un usage de la focalisation zéro tout à fait jouissif, épiluchant méthodiquement trois figures avant de les faire s'affronter. La mise en scène joue brillamment avec les codes de la télévision, comme pour mieux nous inviter à gratter la peinture de ce qui nous est présenté comme la « réalité ».



IDEES & DEBATS

art&culture

« Pierre. Ciseaux. Papier. », jeux de rôles au Rond-Point

Philippe Chevilley
@pchevilley

La pierre bat les ciseaux, qui bat la feuille de papier... « Pierre. Ciseaux. Papier. » de Clémence Weill est bien un jeu effréné entre trois personnes, sauf que l'enjeu est la vie même et leur arme

– leur atout –, leur caractère équivoque. On peut comprendre pourquoi la pièce a reçu le grand prix de littérature dramatique en 2014 et pourquoi le Rond-Point l'a mise à l'affiche pour un mois ou presque. La construction est brillante, l'écriture fine et le propos choc.

Un homme mûr, une femme adulte et un jeune homme sont en scène. Chacun, tour à tour, analyse avec sagacité la personnalité de l'autre – complexe, faite de lignes de fuite, de rêves plus ou moins avoués et de faux-semblants. Puis, dans une seconde partie, le trio est livré au réel – à leur quotidien brutal. Les personnages remettent alors leur masque : le vieux requin est viré par l'implacable DRH, qui rejoint son jeune amant arrogant... La mise en abyme des névroses de l'homme et de la femme au XXI^e siècle est un sujet qui forcément passionne.

Seulement, voilà : « Pierre. Ciseaux. Papier. » a les défauts d'une pièce de jeunesse : trop riche, trop touffue, trop bavarde. A force d'explorer tous les possibles de ses personnages, de brouiller les pistes, de multiplier les aphorismes et les para-

THÉÂTRE
Pierre. Ciseaux. Papier.

De Clémence Weill,
MS de Laurent Brethome,
Paris, Th. du Rond-Point
(01 44 95 98 21),
jusqu'au 14 mai. 1 h 30.

doxes, Clémence Weill assomme le spectateur, lui fait perdre son attention... et le fil.

Pourtant, le metteur en scène, Laurent Brethome, a tout fait pour rendre la pièce limpide. Le dispositif de télé-crochet voulu par l'auteure est subtilement

rendu par ces trois fauteuils de PDG nimbés de lumière, qui pivotent, comme dans « The Voice ». L'action se déroule sans temps mort. Et la direction d'acteurs, au cordeau, permet d'entendre chaque mot, chaque nuance de ce texte semé d'embûches.

Comédiens de haut vol

Il faut dire que Brethome a réuni une distribution de haut vol. Benoît Guibert campe avec malice son personnage d'homme mûr, pontifiant et revenu de tout. Julie Recoing joue superbement du contraste entre la femme rêveuse – d'amour et de jazz – et la dirigeante d'entreprise à poigne. Quant à Thomas Rortais, il confirme qu'il est l'un des grands espoirs du théâtre français : naturel, vif, gracieux, il incarne la folle énergie de la jeunesse, l'appétit de ce jeune homme-chien prêt à tout dévorer de la vie, même les mauvais morceaux...

Concentrée, allégée, rééquilibrée, « Pierre. Ciseaux. Papier. » aurait donné sans doute matière à un grand spectacle. On reste sur une belle promesse non tenue. ■



Une distribution de haut vol pour cette pièce, où les trois acteurs pivotent façon « The Voice » dans leurs fauteuils de PDG nimbés de lumière. Photo DR



UN UNIVERS QUI TIENDE LA JOUTE DE MOTS ET DE LA MISE EN PERSPECTIVE DE FRAGMENTS D'EXISTENCE. PHOTO PHILIPPE BERTHEAU

THÉÂTRE

Une affaire de découpage et de collage humain

Avec *Pierre. Ciseaux. Papier.*, Laurent Brethome met en scène au Rond-Point un texte fortiche et drôle de Clémence Weill qui décortique les rapports humains dans leur quotidien et leur intimité réelle ou supposée.

D'abord, il y a la lumière. Rouge dans la salle pour accueillir les spectateurs. Frontale. Comme pour inverser les rôles avant de commencer. Sur le plateau, on distingue le dos de trois gros fauteuils de cuir et de métal blanc presque brillant. Occupés par les trois comédiens que l'on devine dans le brouillard. Maintenant, pivotant face à la salle, Benoît Guibert, Julie Recoing et Thomas Rortais s'adressent au public plus qu'ils ne dialoguent. Enfin, disons les deux à la fois. Ils ne quitteront guère leurs sièges dodus et confortables, sauf Thomas en jeune homme contorsionniste jusque dans les recoins de son vaste trône, qu'à la toute fin, quand la machine se dérègle et s'emballe.

Sur le plateau, rien de plus. « *En tout cas, rien de visible* », explique le metteur en scène Laurent Brethome qui défend « *une épuraton propice aux songes multiples des spectateurs* ». Il s'agit d'assister, poursuit-il, « *au grand théâtre de la vie* ». Ce qui est peut-être aller un peu vite en besogne, mais il y a quand même de ça dans ce collage de mots et de situations à hauteur d'humains. Ici, chacun parle de l'autre et un peu de lui. Brosse des

portraits à la guimauve ou au vitriol. Esquisse des itinéraires de pouvoir et de subordination, allant de l'intime à la rumeur supposée. Sans faire d'impasse sur l'humiliation, si cela se présente. Des micros utilisés à certains moments accentuent la distance.

Dans cet univers qui tient de la joute de mots et de la mise en perspective de fragments d'existence, l'élégante partition musicale d'Antoine Herriottte, servie par Benjamin Furbaço, s'affirme, sans jamais s'imposer. Comme une musique qui trouve sa place et son volume dans les interstices de ces pré-tendues destinées.

Pierre. Ciseaux. Papier., titre passablement énigmatique, est un texte de Clémence Weill, 32 ans, qui a été remarqué lors d'une lecture mise en espace au Rond-Point en 2014 et s'est vu dans la foulée décerner le grand prix de littérature dramatique. La même année, elle a cofondé l'Acné (pour Appuyés contre un mur qui s'écroule), un club d'auteurs réunissant Aurianne Abécassis, Marc-Antoine Cyr, Solenn Denis, Jérémie Fabre.

Ici, avec un humour grinçant, dans ce temps suspendu un tantinet inclassable, elle donne des coups de griffes, tel celui-ci : « *Vous êtes réac de droite ou de*

gauche ? » Question loufoque mais pas tant que ça... Et quand un des acteurs lance : « *Untel, vous ne le connaissez pas, mais en fait oui, un peu, et même beaucoup. Regardez donc autour de vous...* » comment ne pas se sentir concerné ? Car *Pierre. Ciseaux. Papier.*, qui fait notamment référence à une réalisation « *pic-turale* » que l'on découvrira vers la fin, ne parle pas d'autre chose que de vécu. Même si c'est à travers un kaléidoscope.

Clémence Weill qui dit s'inspirer de petites phrases entendues çà et là autour d'elle pour construire ses récits, confirme vouloir « *interroger le spectateur sur la société* ». Autrement dit, le mettre si ce n'est au centre, au moins sur un bord très proche de l'action, de la réflexion, de la dérision. Et de fait, le grincement de dents ou l'éclat de rire prennent forcément une autre résonance. Forçant malgré lui le spectateur à s'embarquer dans une aventure qui ressemble à la sienne. Et à se poser quelques questions essentielles ou accessoires. Jusqu'à la dernière minute, c'est selon.

G. R.

Pierre. Ciseaux. Papier est publié aux éditions Théâtrales. Théâtre du Rond-point 2 bis, av. Franklin-D. Roosevelt, Paris 8^e, salle Jean Tardieu, à 18 h 30, jusqu'au 14 mai, téléphone : 01 44 95 98 21.



Théâtre

Pierre. Ciseaux. Papier.

De Clémence Weill, mise en scène de Laurent Brethome
Durée : 1h30 Jusqu'au 14 mai, 18h30 (du mer au sam.),
Théâtre du Rond-Point, salle Jean-Tardieu, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8^e, 01 44 95 98 21. (16-31€).

Trois fauteuils qui peuvent pivoter sur eux-mêmes. Trois personnages, un jeune homme, une jeune femme et un homme plus âgé. Chacun prendra la parole successivement. Ils semblent être prisonniers d'une sorte de jeu de la vérité tordu et destructeur. Chacun évoque à propos d'un autre ses névroses, ses masques. A force d'invectives, d'analyses psychologiques, définitives, chacun parvient à dessiner l'autre dans son épaisseur et ses paradoxes. Ce premier texte de Clémence Weill, truffé d'aphorismes philosophiques, notamment sur la notion de temps, est très bavard. A tel point qu'il est difficile d'en garder le fil. La mise en scène minimaliste joue essentiellement avec la bande-son et les effets de lumière. Les trois comédiens sont engagés mais on ne comprend pas bien ce qu'ils jouent.

Pierre. Ciseaux. Papier. On cherche encore la clef !

20 avril 2016 / dans À la une, Paris, Théâtre, Toulouse / par Stéphane Capron



© Philippe Bertheau

Le bouillonnant Laurent Brethome met en scène une pièce de Clémence Weill qui a reçu le Grand Prix de littérature dramatique du Centre National du Théâtre en 2014, une référence en matière théâtrale. Le projet très séduisant sur le papier se transforme en bouillie indigeste.

La scène est transformée en plateau de télévision avec des éclairages rouges écarlates. Les trois personnages sont installés sur des fauteuils empruntés au télé-crochet « *The Voice* ». Il y a un homme proche de la retraite (**Benoît Guibert**), une RH carnassière (**Julie Recoing**) et un jeune homme insouciant (**Thomas Rortais**). Ce sont les trois cobayes d'une expérience énigmatique dont il nous a été très difficile de percer le mystère.

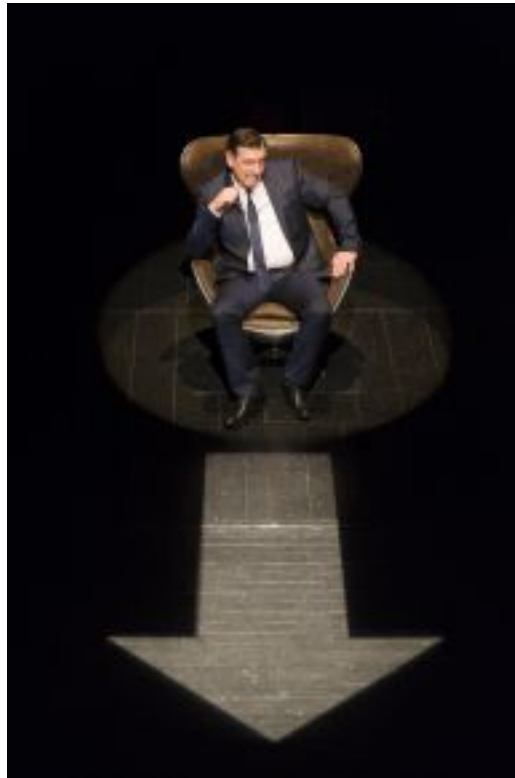
La narration de **Clémence Weill** est morcelée. Elle a écrit **un jeu de piste dont on perd très vite le fil**. Son texte hybride et abscons provoque **un sentiment d'étouffement et de trop plein**. Entre « phrases définitives » et aphorismes on a eu beaucoup de mal à trouver la trajectoire de cette histoire. On sent bien percer les thématiques de la Shoah, de l'oppression, mais tout cela est serti dans une densité littéraire qui ne parvient pas à faire ressortir des idées simples.

La direction d'acteurs de Laurent Brethome est parfaite. Les trois comédiens jouent très proches du public, même s'ils sont calfeutrés dans leur fauteuil. Ils l'interpellent. Ils donnent à entendre ce texte. Ils l'escaladent telle une montagne rocheuse truffée de pièges en plaçant çà et là des piquets pour mieux se retenir et éviter de tomber dans le précipice. Ils se maintiennent à flots. Ils ne se ménagent pas.

On s'est laissé néanmoins prendre au jeu dans la première partie du spectacle. Les monologues s'enchaînent et parfois on esquisse un sourire. Puis on décroche et on tente de revenir dans le cours du spectacle. On comprend bien à la fin que les trois histoires se rejoignent, on recolle tant bien que mal les morceaux mais on se heurte à **un mur d'incompréhension**. Bref, ce spectacle est **une épreuve**.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Pierre. Ciseaux. Papier. Un collage théâtral



Dans une partition mordante, trois protagonistes qui parlent sans se regarder croisent leurs existences comme trois fragments d'une image mentale de l'homme d'aujourd'hui, dont les morceaux s'assemblent.

A la fin de la pièce, un des personnages apparaîtra tenant à la main un tableau composé de collages et suscitant une étrange frénésie. Cette matérialisation vient indirectement souligner la composition ludique que déroule la pièce. Car d'entrée de jeu, le spectateur est non pas plongé dans une situation faite de dialogues mais confronté à une installation vivante, incarnée par un homme d'âge mûr, un homme beaucoup plus jeune et entre les deux une femme entre 30 et 40 ans est-il précisé. Chacun est assis dans un haut et large fauteuil de cuir et s'adresse par de longues logorrhées au public. La parole de l'un agit néanmoins subrepticement sur l'autre, dont seule la position sur son fauteuil semble s'adapter de façon aléatoire au discours entendu. Disposant de micros, tous trois laissent fuser entre les apparents monologues, des phrases incisives et drôles, qui jaillissent tels des jets verbaux qui viennent se disposer presque par hasard dans le flot de texte.

A travers cette dramaturgie où se juxtaposent des sortes de cases psychiques, une dissection se tisse, les mots venant couper dans l'espace mental et les phrases décalées se jetant comme des pierres dans un parterre d'existences désordonnées. Sur le plateau aux airs de ring sous lumière rouge tamisée, chacun finalement parle de l'autre ou des deux autres, dévoile son psychisme ou ses tranches de vie. Au fil de cette mise en miroirs discrète, des liens opèrent lentement, des rapprochements se font comme si, à force de découper, dérouler et déplacer, on assistait à la réalisation d'un large tableau fait de bribes collées presque par hasard et finalement évocatrices d'une humanité d'aujourd'hui.



La jeune auteur Clémence Weill propose un univers original, patchwork d'inspirations puisées ça et là, mélangeant ouvertement des styles récoltés dans des récits entendus, des anecdotes vécues, des voyages, des observations ou des expériences. Elle amasse et ramasse ses sources puis les déconstruit et agrège, aboutissant à une interrogation énigmatique sur la société actuelle et la place de chacun. Fortement marquée par son travail avec des plasticiens et ses montages d'événements pluridisciplinaires, elle a rencontré avec Laurent Brethome un metteur en scène finement complice. Dans une épuration élaborée, il sait traduire ce jeu complexe délié où finalement s'agglomèrent les confessions disparates. Il conduit avec une ironie enjouée les trois comédiens qui surfent habilement dans ce réseau qu'il associe à « la magie d'un théâtre pauvre », et il trame à partir de ce labyrinthe articulé un paysage théâtral résolument contemporain.

Emilie Darlier

[Crédit photos : ©Philippe Bertheau]

<http://www.artistikrezo.com/spectacle/critiques/theatre/pierre-ciseaux-papier-un-collage-theatral.html>

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Pierre. Ciseaux. Papier. De Clémence Weill, mise en scène Laurent Brethome au Théâtre du Rond Point

Avr 22, 2016 | Commentaires fermés sur Pierre. Ciseaux. Papier. De Clémence Weill, mise en scène Laurent Brethome au Théâtre du Rond Point

ff article d'[Anna Graham](#)



©Philippe Berteau

Le spectacle de Laurent Brethome démarre comme une messe télévisuelle. 3 fauteuils, dos au public, se tournent vers lui d'une façon solennelle. La dramaturgie colle au dispositif de The Voice. Dans la lumière qui les encercle, les personnages vont s'animer l'un après l'autre pour délivrer des fragments de ce qu'ils pensent les uns des autres.

Le premier ne craint rien. Il domine la situation. Enfin on dirait. Pour cet esprit carré coulé dans le cadre supérieur, il semble aller de soi que le monde est un terrain de jeu. Pour le moment son costume cravate noir, lui donne une belle prestance et lui sert de trompe l'œil. Enfin on le trouve tout de même un poil suffisant. Et réac. Mais c'est un jeu de conquête auquel il est habitué. Il s'en est toujours sorti gagnant. Il s'est toujours maintenu en haut de la pyramide. Alors il se délecte. Brosse le portrait de sa voisine d'une main de maître. Pas vraiment une adversaire. Enfin pas encore.

Quand à elle, dans son chemisier très échancré, plutôt assez féminine avec sa belle masse de cheveux, elle laisse dire. Sans sourciller. Ne se rebelle pas contre celui qui la traite comme un pion. Pourtant ce qu'il dévoile d'elle l'affadit, l'affaiblit, l'estompe. Enfin, pas tout à fait.

Car sous cette obéissance dans laquelle il l'enveloppe, il y a une guerrière. Le feu sous la glace. On la voit fondre devant le jeune homme. Se tortiller comme un ver. Elle pourrait tout aussi bien être un serpent. Enfin pas tout de suite.

La mise en scène très sobre se concentre sur les mots car les mots fusent à une rapidité dingue, deviennent des projectiles lancés sur des cibles, qui se croient bien protégées dans leurs habitacles. Ils vont viser l'image de chacun, essayer d'atteindre le tréfonds des entrailles. Les beaux parleurs s'amuse comme des fous, et ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère pour dynamiter les faux semblants. Ils dénoncent abondamment, tirent de leurs sources, des vérités cachées, nous abreuvent de renseignements, font jaillir des mensonges de plus en plus embarrassants. Chacun d'eux livre ses interprétations de l'autre, lui prête des vies secrètes que tous s'appliquent pourtant à dissimuler. Mais plutôt que de s'avouer perdant, ils préfèrent jouer la carte du cynisme. Sans aucune affectation.

Et si cet homme à la vie bien remplie n'est pas heureux, sa langue de vainqueur ne s'encombre pas de sincérité et crache sur la droiture.

Quant à celle qu'il avait mise en boîte, et pétri de servitudes, elle veut, elle aussi, se tailler la part du lion. Celle à l'apparence tranquille, un peu androgyne, possède sous le regard de velours une volonté de fer. Celle qui s'était retrouvée sous cette cloche de verre dans laquelle les hommes ont coutume d'enfermer les femmes, se révèle bien plus subversive qu'elle n'en a l'air. Enfin pas tout de suite.

Elle a d'abord besoin d'un corps. Et ce jeune homme aux allures de week-end prolongé, avec son instinct de l'instant, ce bel animal tellement attirant, si mystérieux, pourrait bien faire l'affaire. Enfin peut-être.

Le texte de Clémence Weill est brillant, juste et percutant. Sous sa plume acérée le monde parfait que chacun s'invente explose et l'on assiste à un renversement, une déflagration des jeux de pouvoirs.

Mais cet empilement de réflexions profondes est si dense qu'on est un peu frustré. C'est écrit avec tant d'intelligence, qu'on aimerait se souvenir de tout, glaner au moins quelques pépites mais il manque des espaces de respiration, de mise en situation propices à la méditation.

Nous restons cependant éblouis par la finesse de jeu de ce trio d'acteurs, tout à la fois placides, emphatiques et magnétiques, qui sait si bien faire glisser les masques. Qui a l'art et l'énergie de faire sauter le vernis des apparences, pour dépeindre les névroses, les cruautés et les naufrages de chacun.

<http://unfauteuilpoulorchestre.com/pierre-ciseaux-papier-de-clemence-weill-mise-en-scene-laurent-brethome-au-theatre-du-rond-point/menteur-volontaire-pcp-2016philippe-bertheau-7952-2000x1333/>

PIERRE. CISEAUX. PAPIER. Un copié-collé de banalités

22 avril 2016 Par [Amelie Blaustein Niddam](#) - Visuel : ©Philippe Bertheau

[Laurent Brethome](#) (repéré à *Impatience 2010*) met en scène Pierre. Ciseaux. Papier, le texte insipide de la trentenaire Clemence Weill. - Note de la rédaction : ★ ★



Nous sommes sur un plateau qui pourrait être une allégorie des émissions idiotes dites « à jugement ». On pense à *The Voice* face aux lumières rouges qui nous aveuglent et aux fauteuils très confortables, quasiment « œuf », qui vont se retourner. Ils sont trois, Benoît Guibert, Julie Recoing et Thomas Rortais. L'idée sympathique, mais pas très innovante est de dire que les apparences sont trompeuses. L'une ressemble à une fille sur d'elle, lui à un entrepreneur, celui-là à un désinvolte. Le postulat est que juste à regarder quelqu'un on sait déjà beaucoup de lui. Merci.

Pour dire cette banalité, Clemence Weill nous sert un texte d'une heure trente aux phrases tellement entendues qu'elle sont insipides. Elle cherche le rire là où il est introuvable dans une salle comme Jean Tardieu. Gras, bas de gamme.

Brethome commet la lourde et incompréhensible erreur de faire semblant d'une mise en scène où régnerait l'épure. Le décor est simple, les comédiens sont assis la plupart du temps, mais, et c'est un tour de force, ils arrivent à gesticuler et à surjouer, sans quitter leur fauteuil. Et leur jeu frise la stand up, ce qui assis, tient du miracle.

Rien ne nous séduit la-dedans, pas même l'intéressante histoire de transmission des traumatismes de la Shoah, l'un des personnages étant fils de rescapé. Mais au moment où la vérité d'un jeu sincère pourrait nous toucher, une ridicule voix off métallique intervient à la façon des applaudissements sur les plateaux de ces émissions à jugement. La boucle est bouclée. *Pierre. Ciseaux. Papier* ne choisit pas entre le boulevard et le contemporain et, à tout vouloir, à désirer séduire à tout prix à la fois ceux qui aiment le fond et ceux qui aiment la forme, la pièce ne récolte que l'ennui.

A un moment, l'un des personnages s'adresse à nous en disant « Il ne vous inspire rien, c'est déjà quelque chose », alors disons que ce spectacle mis en scène par le pourtant talentueux Laurent Brethome est déjà quelque chose.

<http://toutelaculture.com/spectacles/theatre/pierre-ciseaux-papier-un-copie-colle-de-banalites/>

L'Oeil d'Olivier

Pierre. Ciseaux. Papier. de Clémence Weill ... Patchwork psychologique, un brin confus

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore 11 mai 2016 Chroniques. Théâtre

“ *Dans un espace clos au faux air de ring de boxe, trois individus, deux hommes et une femme, s'observent, se dissèquent, s'analysent, s'affrontent et se confrontent. Sous le regard inquisiteur des autres, les vernis craquent, les masques tombent. Au-delà des apparences, chacun se dévoile, exposant aux yeux de tous préjugés et certitudes. Après le jeu anodin de l'enfance, la réalité les rattrape, brutale, cruelle et violente. Malgré le style percutant et clinique de Clémence Weill et le brillant jeu du trio de comédiens, le texte dense et touffu est difficilement digérable. La belle mécanique s'enraye, le fil se distend et se perd, laissant le spectateur sur sa faim.*

L'argument. Le monde est autant un mystère qu'un terrain de jeu : sans fin.

Deux hommes et une femme se succèdent au micro, croisent leurs regards, leurs paroles. Les liens se dessinent et se disloquent lors de mises en miroir dangereuses. Un trio d'humanités contemporaines à la drôlerie incisive.



Pierre. Ciseaux. Papier., jeu de rôles atypique qui s'invite au théâtre du Rond-Point © Stéphane Trapier / Atalante Paris



dans une ambiance *The Voice*, nos trois protagonistes se jugent © Philippe Bertheau

La critique. Dans une salle plongée dans le noir, seuls, trois imposants fauteuils, montrant leurs dos d'acier au public, sont éclairés. Des lumières rouges et des fumigènes viennent compléter cette scénographie digne de l'émission de télé-crochet *the Voice*. Le ton est donné. La scénographie, imaginée par **Laurent Brethome** vient souligner le texte de **Clémence Weill** et sa mise en abîme d'une société superficielle, dominée par une télévision omniprésente qui mime une réalité factice, chimérique et fantasmée.

Un bruit sourd, métallique, rompt le silence. Les sièges tournent sur eux-mêmes, dévoilant trois individus.

Côté jardin, un homme d'une cinquantaine d'années

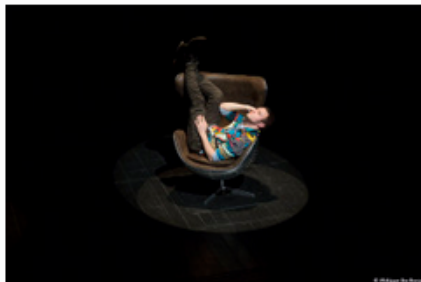
(épatant **Benoît Guibert**), costume sombre, est sous le feu des projecteurs. Le regard scrutateur, il harangue le public. Tribun des temps modernes, la voix grave, il impose sa vision du monde et des gens qui l'entourent. Sa première cible se tient à sa gauche. C'est une femme (étonnante **Julie Recoing**). La trentaine épanouie, elle est nimbée d'un halo de lumière de moindre intensité. Chemisier noir échancré laissant apercevoir sa peau pâle, diaphane, « jean » moulant ses jambes fuselées, la silhouette semble androgyne. Seule, sa chevelure, longue, bouclée, souligne sa féminité. D'une oreille attentive, elle écoute le portrait qu'on dresse d'elle. Sourire aux lèvres, regard énigmatique, elle savoure les mots qui la définissent : pourtant, ces derniers sont autant de coups portés à son image de femme « mystère ». Ils la réduisent, minimisent ses atouts, la rendent presque transparente, commune.

A nouveau, un petit bruit mécanique, les éclairages changent et mettent en lumière d'autres personnages. La femme apparaît en pleine lumière. C'est à son tour d'être le censeur, le juge, de donner son avis sur le troisième protagoniste, un jeune homme (charismatique **Thomas Rortais**) au regard clair, aux allures d'artiste. Elle analyse son comportement désinvolte, sa personnalité. Tout s'enchaîne. Tour à tour, chacun passe sur la sellette, exposé au regard d'un autre, dévoilant des rêves inavoués, de fausses vérités.

Mais les apparences sont trompeuses. Sous la glace, derrière l'image figée, se cache un être de chair et de sang. Dans une seconde partie, les personnages quittent leur posture et leur siège pour se confronter au monde réel, à leur existence propre, loin du prisme déformé de la vision d'autrui. Le quotidien s'avère cruel, féroce. L'homme de cinquante ans perd de sa superbe. Le marché du travail le rattrape. Le licenciement pointe son nez : il a la jolie frimousse de la femme, pas si transparente que ça. Dure, implacable en DRH, son cœur s'affole devant le beau jeune homme, son amant d'un soir, ou d'un peu plus. Sans attache, ce dernier se préfère artiste fauché que gigolo.



Face à face cinglant entre Le requin (Benoît Guibert) de la finance et la DRH (Julie Recoing) © Philippe Bertheau



Tout en finesse, Thomas Rortais se glisse dans la peau de ce jeune homme rebelle, nonchalant © Philippe Bertheau

Avec finesse, **Clémence Weill** dépeint le monde d'aujourd'hui, individualiste, névrosé. Elle signe un texte brillant et percutant qui est malheureusement trop touffu, trop dense. Son écriture ciselée, nerveuse, se perd dans les méandres d'un trop grand ensemble de situations et finit par laisser le spectateur sur la touche. Bien que sobre, la mise en scène de **Laurent Brethome** achoppe à rendre vivante cette partition trop étirée. La mise en abîme de notre société par le prisme de la télé-réalité est pourtant parfaitement orchestrée, nous renvoyant à nos propres démons. Le stratagème ne suffit pas à capter notre attention sur le long terme. Malgré une lutte acharnée où les propos captivent par leur intelligence, l'ennui finit par nous

rattraper.

C'est d'autant plus dommage que le trio de comédiens est excellent. **Benoît Guibert** prête avec jubilation sa silhouette un peu empâtée à ce requin de la finance, ce cadre supérieur pétri de certitudes et qui finira désarçonné. **Julie Recoing** oscille entre magnétisme et apathie, livrant le visage d'une femme tour à tour froide ou séductrice. Quant à **Thomas Rortais**, il est impressionnant de candeur et de naturel. Sourire ravageur, démarche gracieuse, féline, il se révèle intense et vrai : une révélation !

Première pièce de **Clémence Weill**, *Pierre. Ciseaux. Papier.* a les défauts de ses qualités. Passionnant dans le fond, elle mériterait d'être recentrée, voire élaguée, afin de redonner souffle et force au propos terriblement actuel.



De faux semblant en apparence, les masques finissent par tomber © Philippe Bertheau



Ce patchwork psychologique sanglant ne laisse pas indifférent © Philippe Bertheau

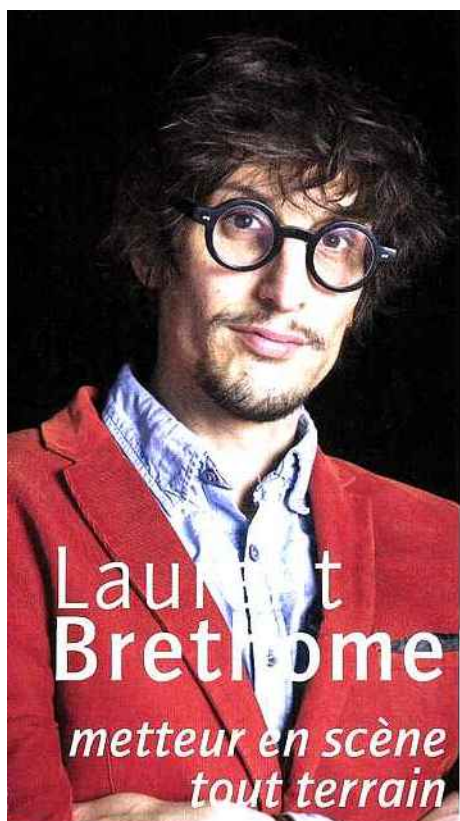
lumière de David Debrinay
costumes de Julie Lacaille
conseiller chorégraphique : Éric Lafosse
régie générale : Bastien Pétillar

Pierre. Ciseaux. Papier. de Clémence Weill
Théâtre du Rond-Point – Salle Jean Tardieu
2 bis, Avenue Franklin Delano Roosevelt
75008 Paris
Jusqu'au 14 mai 2016
Du mardi au samedi 18h30
Durée 1h30

mise en scène et scénographie de Laurent Brethome
assisté d'Anne-Lise Redais
avec Benoît Guibert, Julie Recoing, Thomas Rortais
musicien : Benjamin Furbacco
composition musicale d'Antoine Herniotte
dramaturgie de Daniel Hanivel

<http://www.loeildolivier.fr/pierre-ciseaux-papier-de-clemence-weill-patchwork-psychologique-un-brin-confus/>

AVANT-PAPIERS



Laurent Brethome
metteur en scène tout terrain

Théâtral magazine : *Bérénice* en 2011, quelques Feydeau, *Riquet à la houppe* en 2015 et maintenant *Pierre. Ciseaux. Papier.*, vous êtes toujours là où on ne vous attend pas. **Laurent Brethome** (en souriant) : On a déjà fait une lecture de cette pièce il y a deux ans au théâtre du Rond-Point, avant que l'auteur Clémence Weill ne reçoive le Grand Prix de littérature dramatique du CNT. Le public avait beaucoup rit. Il y a une vraie écriture, mais on se rend mieux compte qu'elle est puissante quand elle est dite par des comédiens. Sa complication apparente fait qu'elle est géniale ! Sa structure est comme le sujet qu'elle traite : un homme va lâcher toute sa vie pour un collage. Cette histoire fonctionne sous forme de tableaux. Un peu comme un détective, le spectateur se met à relier les choses aux autres et à comprendre ce qui se passe.

Comment allez-vous élaborer la mise en scène ?

Le défi est colossal surtout que j'ai choisi un parti pris radical dans la mesure où il y a trois fauteuils Manhattan qui tournent sur le plateau et rien

d'autre. Valère Novarina écrivait : "Il faut revenir à l'essentiel : un acteur, un texte." La parole est action. Donc, j'essaie de revenir à une économie très novarinienne.

Y aura-t-il des jeux de lumière ?

Oui, un jeu de lumière et de son énorme. Les trois fauteuils tournent, il y a toujours un narrateur, un présentateur qui parle de quelqu'un qui est son sujet et enfin un troisième personnage qui n'est pas actif. Il y a un triple découpage. Les lumières sont tour à tour sur l'un des individus. J'ai voulu que l'écriture de mise en scène soit ludique pour le spectateur.

Quels sont les liens entre les trois personnages ?

C'est la confrontation de trois univers qui n'ont rien à voir ensemble a priori. Une triple réflexion sur la vie à trois âges différents. On l'apprend au fur et à mesure. On comprend vite que l'homme qui a la cinquantaine travaille dans la même boîte que la femme qui a environ 35 ans. C'est même elle qui l'a viré. Le point de vue de Clémence Weill est intéressant. C'est une femme qui multiplie les aventures. Quand elle est présentée par l'homme, c'est une fille qui s'envoie en l'air, en veux-tu en voilà. Les hommes s'envoient bien en l'air ; pour-

quoi une nana ne le ferait-elle pas ? Le jeune homme, une sorte de Basquiat, est l'amant de la femme qui est folle d'amour pour lui. A la fin, on apprend quel est son lien avec l'homme. J'aime le militantisme féministe de Clémence Weill. Je m'y reconnais.

Etes-vous marqué par des metteurs en scène ?

J'ai eu des chocs : à 14 ans, en 1995, j'ai vu *La Servante* mis en scène par Olivier Py qui durait 24 heures. En 98, *le Révizor* monté par Matthias Langhoff. En 2002, Thomas Ostermeier qui avait monté *Supermarket* de Biljana Srbljanović. J'ai attendu 2008 pour être marqué par la première version de *L'Idiot* de Vincent Macaigne, puis *Le Vortex* de Phia Ménard. Des esthétiques et des univers différents. Aujourd'hui, je suis mon propre cheminement.

Propos recueillis par Nathalie Simon

■ *Pierre. Ciseaux. Papier.*, de Clémence Weill mise en scène de Laurent Brethome avec Benoît Guibert, Julie Re-coing, Thomas Rortais,
Rond-Point, 2bis av Franklin Roosevelt
75008 Paris, 01 44 95 98 21
du 19 /04 jusqu'au 14/05

PIERRE. CISEAUX. PAPIER.

Rond-Point - Paris

depuis le
19
Avril

Grand prix de Littérature dramatique 2014, *Pierre. Ciseaux. Papier.*, de Clémence Weill met en scène trois personnages s'observant les uns les autres : un Jeune Homme, un Homme et une Femme. Au fil de leurs pensées, leurs liens se révèlent. C'est Laurent Brethome qui s'attaque à ce texte considéré comme impossible à monter. Formé aux Conservatoires de La Roche-sur-Yon et de Grenoble, diplômé de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, ce surdoué 36 ans compte une trentaine de spectacles divers et variés dans son CV.

Pierre. Ciseaux. Papier de Clémence Weill par Laurent Brethome, création cette semaine au Théâtre Sorano à Toulouse

2 avril 2016 / dans Agenda, Paris, Théâtre, Toulouse / par Stéphane Capron



Pierre. Ciseaux. Papier survole d'un oeil amusé le quotidien de trois personnages apparemment très ordinaires. En grattant doucement leurs masques de mensonges, de doutes et d'angoisses, on découvre ce qui rend chacun d'eux unique, paradoxal et néanmoins heureux.

La dissection critique de ces individus s'opère à travers une dramaturgie tout en miroirs et en regards croisés. Si la pierre bat les ciseaux qui battent la feuille, ici le Jeune Homme observe l'Homme qui observe la Femme. On y découvre tour à tour la psychologie, les anecdotes et les défauts des protagonistes, avant le bouquet final qui les affectera pour toujours.

Cette partition brillante de Clémence Weill entretient de bout en bout et avec un humour omniprésent notre fascination pour ce trio qui surfe sur les clichés contemporains de notre inévitable routine.

Le texte, publié aux éditions Théâtrales, est lauréat du Grand Prix de littérature dramatique 2014 du CnT.

<http://www.sceneweb.fr/pierre-ciseaux-papier-de-clemence-weill-par-laurent-brethome/>



THÉÂTRE

LAURENT BRETHOME, HYPERACTIF ET POPULAIRE

Comédien, metteur en scène et pédagogue, Laurent Brethome est depuis 2008 le directeur artistique de la compagnie Le menteur volontaire. À quelques semaines du festival « in » d'Avignon, au cours duquel sa dernière création, *Riquet*, est programmée, *Roche mag* s'est entretenu avec cet acteur incontournable de la scène théâtrale yonnaise.

Le théâtre est entré dans la vie de Laurent Brethome alors qu'il était âgé d'à peine dix ans. « *Gamin hyperactif, je souffrais à l'époque de tics nerveux. Les spécialistes conseillaient de m'inscrire à des cours de théâtre pour extérioriser ce trop-plein d'énergie.* »

“
Je suis
définitivement
un aventurier qui
emmène partout
La Roche-sur-Yon
dans sa poche
”

Il intègre alors les ateliers d'Alain Sabaud, puis l'École nationale de musique et d'art dramatique (actuel Conservatoire) de La Roche-sur-Yon et rencontre cette grande famille du théâtre yonnais, cette « Ouest connection » que l'on croise aujourd'hui aux quatre coins de la France.

« *Enfant du théâtre du Galion et pur produit yonnais, je n'oublie pas d'où je viens. Je dois énormément à cette ville qui m'a toujours soutenu et c'est encore le cas aujourd'hui. Je suis définitivement un aventurier qui emmène partout La Roche-sur-Yon dans sa poche.*

Dans mes créations, je fais d'ailleurs très souvent appel à des Yonnais ou à des personnes qui sont passées par La Roche-sur-Yon. C'est notamment le cas pour ma dernière pièce, Riquet. Antoine Herniotte, qui a revisité le conte



populaire Riquet à la houppe de Charles Perrault, a le même parcours que moi, au lycée Pierre-Mendès-France et au Conservatoire. »

« UN THÉÂTRE TRÈS GÉNÉREUX ET POPULAIRE »

Depuis 2002, ce boulimique de la création a signé une trentaine de mises en scène, du classique au contemporain. « *Je suis un touche-à-tout. Mais c'est avant tout parce que j'aime les gens. Je milite pour un théâtre très généreux et populaire. Et, dans ce métier, le plus important n'est pas d'être connu, mais de durer !* »

Avec *Riquet*, c'est le thème qui l'a

touché. « *Il est tellement actuel. C'est la question de l'apparence, de la beauté qui transparait. Pour ma part, il renvoie à l'ado rempli de tics que j'étais.*

C'est mon premier spectacle jeune public. Tout est parti d'un échange il y a trois ans avec Marie-Pia Bureau, ma marraine au théâtre, qui trouvait que mon univers était totalement visuel et que j'avais une âme de gamin.

Aujourd'hui, voir ma création programmée au festival "in" d'Avignon, l'équivalent de Cannes pour le cinéma, est une vraie reconnaissance. C'est une mise en lumière extraordinaire, mais également beaucoup d'angoisse. »

Loin d'avoir épuisé tous les projets qu'il a en tête, Laurent Brethome prépare une autre grosse création au Théâtre du Rond-Point à Paris la saison prochaine. Ce sera une pièce tirée du texte de Clémence Weill, lauréate du Grand Prix de littérature 2014, *Pierre. Ciscaux. Papier*. « *Mais, avant cela, il y aura la 15^e édition des Esquisses d'été que la compagnie Le menteur volontaire programme en juillet à La Roche-sur-Yon. Preuve que je suis yonnais et que je reste profondément attaché à ma ville.* »

ANNONCES



THÉÂTRE

Pierre. Ciseaux. Papier

Trois personnages, deux hommes et une femme, sont assis confortablement dans leur fauteuil. Face au public, à qui ils s'adressent plus qu'ils ne se parlent. La pièce de Clémence Weill découpe le langage en phrases incisives, qui remettent en cause les choses entendues, les idées toutes faites. Le spectateur est interpellé, sa conscience alertée, sa position de citoyen dans la société questionnée. Pièce inconfortable et drôle, ludique et corrosive, *Pierre. Ciseaux. Papier* est mise en scène par Laurent Brethome.

Pierre. Ciseaux. Papier, Théâtre du Rond-Point, Paris, jusqu'au 14 mai, 01 44 95 98 21.



scène
Pierre. Ciseaux. Papier
jusqu'au 14 mai,
Théâtre du Rond-Point, Paris VIII*

Deux hommes et une femme se succèdent au micro. Un trio à la drolerie incisive ou les certitudes comme la routine volent en éclats